



Revue des études slaves

LXXXVIII 1-2 | 2017

1917 en Russie. La philologie à l'épreuve de la Révolution

Georges NIVAT, *Les trois âges russes*

Paris, Fayard, 2015, 320 pages

Thomas Chopard



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/res/836>

DOI : 10.4000/res.836

ISSN : 2117-718X

Éditeur

Institut d'études slaves

Édition imprimée

Date de publication : 31 juillet 2017

Pagination : 358-359

ISBN : 978-2-7204-0551-8

ISSN : 0080-2557

Référence électronique

Thomas Chopard, « Georges NIVAT, *Les trois âges russes* », *Revue des études slaves* [En ligne], LXXXVIII 1-2 | 2017, mis en ligne le 31 juillet 2017, consulté le 25 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/res/836> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/res.836>

Ce document a été généré automatiquement le 25 septembre 2020.

Revue des études slaves

Georges NIVAT, *Les trois âges russes*

Paris, Fayard, 2015, 320 pages

Thomas Chopard

RÉFÉRENCE

Nivat Georges, *Les trois âges russes*, Paris, Fayard, 320 p.

ISBN 978-2-213-68568-7

- 1 Grand spécialiste de l'histoire de la littérature en langue russe – dont il a coordonné une histoire en six tomes aux mêmes éditions Fayard – Georges Nivat, aujourd'hui professeur honoraire à l'Université de Genève, propose un recueil d'une vingtaine d'articles sur des sujets variés. Les contributions peuvent *in fine* se réunir en trois ensembles. Le premier a trait à la poésie du premier XX^e siècle, où sont convoqués les noms de Axmatova, Blok, Mandel'stam et des poètes de l'Âge d'argent. Le deuxième relève des rapports entre la littérature, et plus singulièrement le roman, et l'histoire, ici envisagée essentiellement comme l'histoire des grandes catastrophes qui ont frappé l'est de l'Europe : la guerre, le goulag, etc. On y retrouve notamment plusieurs contributions gravitant autour de la figure de Solženicyn, dont G. Nivat a été l'un des traducteurs en français. Une dernière cohorte, plus hétéroclite, rassemble enfin des considérations plus récentes et souvent plus personnelles.
- 2 L'origine des textes, parfois brefs, n'est jamais précisée, mais ils proviennent pour l'essentiel de revues scientifiques et de journaux, notamment suisses. Les auteurs convoqués vont de Puškin à Družnikov, mort en 2008, preuves d'une familiarité évidente avec la littérature en langue russe et d'une aisance pas toujours dépourvue d'un plaisir communicatif, que l'auteur met au service de thèmes transversaux, comme l'inceste ou la question de la modernité artistique.
- 3 Mais la question que ressassent en filigrane la plupart des articles est celle des rapports entre l'intellectuel et le pouvoir, de Puškin à Solženicyn, en passant par Tolstoj, Blok et Mandel'stam. Les premières pages du recueil s'attachent ainsi à définir cette relation, et notamment l'attitude de l'*intelligentsia* russe dès le début du XIX^e siècle : « entre

liberté et sens de l'État, le territoire de l'intelligence russe », dont le porteur est « séparé du peuple par un abîme » (p. 17, 26). Se met donc en place, à travers les différents portraits d'écrivains et de poètes, comme une forme de face-à-face, un peu héroïsé au travers de la littérature, ou, mieux, des grandes œuvres littéraires, dont la fonction semble toujours, à travers les siècles, de préserver un peu de ce territoire contre les assauts de l'État dont G. Nivat offre d'innombrables exemples d'emprise.

- 4 L'auteur reconduit ainsi une ligne de fracture ancienne entre études littéraires et sciences sociales ; la juxtaposition d'auteurs aux temps et aux motifs éloignés, par dérivées successives, prête à une déshistoricisation critiquable. Un article portant sur le motif de l'inceste, chez Musil, Nabokov et surtout chez Jonathan Littell (p.79-92), aboutit par dérivées successives à considérer l'Europe hitlérienne comme un « délire collectif » (c'est un peu court), quand le prisme du roman *les Bienveillantes* conduit à la conclusion du « mimétisme entre le SS et le juif », à tout le moins dérangement, et qu'il aurait peut-être fallu interroger. Un article, centré sur Nadežda Mandel'stam et Solženicyn (« Deux résistants à l'«Assyrie stalinienne» », p. 181-198), vient lui aussi cristalliser ce phénomène. La notion de « résistance » y est ramenée à sa pure dimension personnelle ; elle est surtout le fait de consciences isolées, presque héroïsées, celle des grands écrivains, des « martyrs » « exemples du courage humain ». Le goulag y devient avant tout un révélateur de la « conscience » individuelle ; peut-être s'agissait-il avant tout et plus prosaïquement de camps de travaux forcés dont il s'agirait d'écrire l'histoire avant que d'en faire une métaphore. La discipline historique, pourtant en effervescence quant à l'Union soviétique et au stalinisme en particulier depuis une trentaine d'années, est en effet assez maltraitée. La chronologie répressive du stalinisme y est quelque peu lacunaire. Le vocabulaire employé soutient des considérations aujourd'hui difficilement tenables sur une Union soviétique despotique peuplée de spectres atomisés et serviles, terrorisés par des « bolcheviks fanatiques ». L'oubli de l'histoire glisse ainsi inéluctablement des résistances vers des considérations morales sur « le caractère indestructible du Bien en l'homme, même asservi ».
- 5 Ces contributions auraient pu, de ce point de vue, constituer des documents utiles à une histoire du moment « antitotalitaire », mais l'ouvrage et son appareil critique sont malheureusement muets sur le sujet. Néanmoins, d'autres éléments peuvent éclairer cet aspect. Quelques textes, rassemblés à la fin de l'ouvrage, dressent plus nettement encore un portrait en creux de G. Nivat et de son travail, comme universitaire et comme traducteur. Il évoque notamment la figure de Vladimir Dimitrijevič qui dirigeait les éditions de L'Âge d'Homme et sa collection Slavica, dédiée à la littérature slave. Des descriptions de voyages, de rencontres, à travers l'Ukraine ou la Carélie, laissent entrevoir les opinions sur des sujets divers où la littérature sert toujours de prisme. Les remarques sont parfois superficielles – comme la quasi surprise de trouver des Ukrainiens russophones – ou laissent dubitatif, comme « la profonde racine commune à toute notre Europe chrétienne » (p. 306), aperçue dans le motif de la Vierge à l'enfant – mais toujours sincères.

AUTEURS

THOMAS CHOPARD

IHR – University of London